



Histoire et avatars d'une équivoque

Mouvements autour des questions d'hygiène mentale en milieu étudiant. 1952-66.
Histoire et avatars d'une équivoque.

Ce que j'ai essayé de faire c'est d'expliquer pourquoi une préoccupation se fait jour à un moment donné autour de ces questions d'hygiène sociale et d'hygiène mentale en milieu universitaire. Pourquoi ça se développe. Il y a une proposition de travail qui se met en place, j'appelle cela un courant. Pourquoi il y a même des structures de soins qui se sont mises en place. Cela correspond à une attente. C'est un thème qui connaît une fortune certaine. Et puis, passée une certaine époque – là je me donne une coquetterie d'auteur, je reviendrai là-dessus – c'est quelque chose qui va au contraire se résorber, voire même disparaître en partie, et je dirai à l'heure actuelle n'intéresser plus grand monde.

Alors je me suis demandé pourquoi quelque chose qui paraissait tout à fait bien adapté comme dispositif, comme idéologie, comme mode de diffusion, de constitution d'un courant, pourquoi ceci disparaît à un moment donné. Ce qui m'amène dans le fil à m'interroger : qu'est-ce qu'on peut appeler un mouvement social ? De quoi c'est fait ? et d'essayer d'avancer quelques arguments de méthode sur l'approche des mouvements sociaux. Donc voilà le prétexte et le sujet, en somme, est une étude sur les mouvements. C'est en plus quelque chose qui est très nourri d'éléments factuels, ce qui explique le volume, et je ne vais pas vous retranscrire cela dans ces termes-là, et je vais être obligé de prendre à certains moments des raccourcis.

La question que je posais aussi c'est : est-ce qu'un mouvement se développe en s'assurant, en couvrant le champ initial qu'il s'est défini, en produisant des procédures, en prélevant un savoir, ou est-ce qu'un mouvement se développe dans une espèce de processus d'excentrement, où il est toujours dans une sorte de tension par rapport à ce champ initial, par rapport à la consistance de ce champ initial, à ses composantes donc, et à certains domaines connexes (je laisse de côté ce que j'entends par « connexes ») ou voisins avec lesquels il va entrer en résonance. Donc deux hypothèses. Une hypothèse qui est celle d'un travail d'intensification centrée ; et l'autre qui est celle d'une sorte de prolifération interdomaines.

La question que je me suis posée à ce stade c'est : qu'est-ce qui peut rendre ce processus d'extensivité possible ? L'exemple que j'ai pris c'est bien sûr cette question de la santé mentale. Alors quand je dis ensuite courant puis mouvement, je dis aussi que l'hygiène mentale, en tant que telle, de quoi c'est fait ? Ce qui me paraît important c'est qu'on peut la ressaisir comme une création de compétences qui résulte d'une mise en jeu de pratiques, de gestions, de savoirs et je voudrais donc ensuite développer ce point-là ; et le troisième point, il s'agit des débordements, c'est d'essayer de voir comment l'hygiène mentale va fournir du matériau à toute une série de domaines qui n'ont rien à voir avec elle, comme les loisirs, le travail universitaire, les relations hommes/femmes, l'habitat, enfin toute une série de domaines voisins ou contigus, je ne sais pas, mais qui vont être en quelque sorte ressaisis sous l'angle d'une critérialisation hygiène mentale. Est-ce que, en d'autres termes, l'université par exemple est dans un certain rapport qui est favorable ou défavorable à ce qu'on pourrait appeler un gradient de santé mentale de la population qui la fréquente. Est-ce que les cités universitaires... ? Il y a une sorte de prise en compte de ces domaines par le biais hygiène mentale qui va connaître une sorte d'inflation avant cette période où au contraire il va se refermer, j'ai appelé ça « épuration », je vais essayer de montrer comment cela se passe également.

Épuration, c'est-à-dire qu'on arrive en fin de période à des formulations du genre « non, les centres de soins ne sont que des lieux de soins, il ne faut pas tout confondre, la recherche, les pratiques thérapeutiques, la relation enseignant/enseigné, etc. », alors que dans la période précédente, il y a une sorte de fading où l'on peut pratiquement superposer la relation thérapeutique, la relation pédagogique, les pratiques socio-thérapeutiques, les pratiques de recherche, etc. Il y a une sorte de glissement des pratiques et des savoir-faire. J'ai utilisé pour faire ce travail des conversations, des interviews, mais aussi du matériel écrit. Par chance il y a une période où les acteurs de ces mouvements ont beaucoup écrit, beaucoup de compte-rendus très linéaires, on enregistre tout, c'est ensuite diffusé, parfois in-extenso ; et par ailleurs j'avais accès à de la correspondance, à des notes. Donc à la fois des énoncés terminaux, des choses qui sont destinées à être publiées, et à la fois des productions écrites beaucoup plus précieuses, des notes de travail, mais souvent plus riches que les premières, mais qui ne tiraient vraiment leur richesse que de ce que les premières avaient déjà livré.

J'ai aussi appelé cela « histoire d'une équivoque », parce que ce qui est présupposé à la base c'est qu'il y a un milieu universitaire et qu'il y a aussi une psychopathologie étudiante. On s'aperçoit qu'en fin de période là dessus on en revient complètement en disant mais non, le milieu étudiant c'est surtout quelque chose qui fonctionne dans l'imaginaire de ceux-ci et l'on aura sans doute à s'arrêter sur ce point qui me paraît très important ; d'autre part, la psychopathologie que l'on rencontre en milieu étudiant est la psychopathologie banale, commune, il n'y a pas de traits spécifiques. Mais il y a là quand même toute une sorte de description, au sens géométrique du terme, où l'on passe d'une démarche où tout est inscrit comme s'il y avait une spécificité, et puis pour en finir, par une négation de cette spécificité. Alors c'est pour cela que j'ai donné ce titre « équivoque ». Une autre remarque préliminaire : l'intention polémique, pourquoi je me suis intéressé à cela ? J'ai été indisposé pendant longtemps par toute une série d'énoncés qui étaient ce que l'on appelle en psychopathologie la rencontre de facteurs sociaux (prédisposants ou) facilitants et de facteurs individuels prédisposants ; et toute une série de textes qui sont produits dans la première période reposent sur ce modèle-là. Donc il y a une description du milieu avec tous ses facteurs dits " pathogènes " et ensuite un modèle-type de psychopathologie individuelle, donc un portrait, une figure qui correspond, dans ses traits personnels, à ce parcours qui lui est dessiné et dans lequel elle trébuche. Et je trouvais que dans ce type d'agencement, ni la partie socio-je-ne-sais-quoi, ni la partie de psychopatho n'ont à gagner. Elles y perdent toutes les deux et c'est parce que je voulais en découdre avec cela que je me suis lancé là-dedans.

Les cartographies d'abord d'un courant et ensuite d'un mouvement et le passage de l'un à l'autre, j'ai passé beaucoup de temps à les reconstituer. Pour cela j'avais beaucoup de matériel : des comptes-rendus de congrès, ce courant en particulier s'exprime de façon régulière au sein de la Ligue française d'hygiène mentale, il y a donc des traces et j'ai pu faire des entretiens à ce sujet. Ce qui m'avait frappé c'était d'abord le caractère très pertinent des composantes de ce premier courant. Une sorte d'emboîtement à peu près parfait. Il y a le courant qui s'exprime comme un courant d'opinion : la santé mentale, avec toute une dramatisation de la problématique, ça marchait très fort ; ensuite il y a le choix d'un certain nombre de thèmes de recherche, donc toute une partie prospective ; et puis des structures de soins sont mises en place à peu près dans le même moment et tout cela marche très bien ensemble, les gens qui participent à ce courant sont ceux qui sont attendus. Il s'agit de faire venir là des personnalités du monde hygiénique, médecins, administrateurs, enseignants, politiques éventuellement, des gens qui sont requis là en fonction de leurs compétences, soit parce qu'ils sont utiles, soit parce qu'il serait éventuellement souhaitable pour désamorcer d'éventuelles préventions qu'ils viennent là, ils sont invités, ils viennent réellement, et ça produit ! Il y a une sorte de méthodologie de ce premier type de mouvement qui tourne assez bien.

Il y a un petit problème tout de même : les quelques étudiants qui participent à cette première partie de l'histoire sont les mêmes, cela court quand même sur six ans, c'est gênant, c'est des gens qui vieillissent, qui désertent éventuellement et la composante étudiante de ce premier courant est quand même très limitée.

Pourquoi en 56 ? ça démarre très vite, comme une conjuration, il y a quelques personnes dont on sait à peu près qui c'est : le président de l'UNEF, le président de la Mutuelle, le président de la MGEN, quelques membres du service médical universitaire. Ces gens-là lancent cela tout de suite. Qu'est-ce qu'il avait eu avant ? Là aussi c'est une question qui m'a beaucoup interrogé en ce qui concerne ces histoires ou ces moments : qu'est-ce qui fait qu'un mouvement se constitue à un moment donné, alors que lorsqu'on s'interroge sur ce qui se passe avant, et il se passe toujours quelque chose avant, on a à peu près les mêmes composantes, parfois les mêmes participants, c'est pas tout à fait disposé pareil, en regardant bien on a l'impression que c'est la même chose, on regarde de nouveau, il y a un petit changement, on regarde encore une fois, quand même tout est en place. Il y a un effet de bougé et de rapidité qui est peut-être à ressaisir. Il est vrai que dès les années 52 on trouve ce thème : la santé mentale des étudiants, mais on le trouve sous forme de rumeur, quelques épisodes connus se colportent d'année en année, sur le mode anecdotique : un étudiant qui a tué son père à tel endroit, un autre étudiant qui... que... il n'y a pas encore un corps de savoir qui repose sur un minimum de clinique. On en est à quelque chose de l'ordre des rumeurs. Mais ce qui est plus intéressant, c'est de voir qui est à l'origine de cela, et alors on retrouve un certain nombre de personnages comme les titulaires des chaires de neuropsychiatrie infantile, et d'autres. Et alors j'ai eu comme un moment de vertige parce que j'ai trouvé des diagrammes de leurs fonctions : la façon dont ils contrôlent la vie locale sur le plan psy, toutes les commissions dont ils font partie, les lieux où ils enseignent, les lieux où ils soignent, les lieux où ils exercent une sorte de contrôle ; et cette toile d'araignée, quand on la reconstitue, est quelque chose d'assez impressionnant et en plus l'un d'entre eux ponctuait ça d'un « je vois tout, je contrôle tout, je sais tout... », j'ai amené la citation, passons. Bien.

Pas un mot au sujet de la psychanalyse, ça ne se parle pas, le terme n'est jamais prononcé.

Peu de données psychopathologiques donc, un débat à peine esquissé sur la spécificité, il semblerait que l'on reste dans quelque chose de très hypothétique. Il y a en revanche, alors cela c'est très important quand on les voit rentrer, les modernistes : ce sont en général des psychiatres, jeunes, analystes pour la plupart d'entre eux (bien que ce soit quelque chose qu'ils présentent comme une formation complémentaire), avec une alliance d'administrateurs de santé situés dans les rouages publiques, et qui développent toute une série de formulations sur un mode très banalisé, très rassurant. Les têtes de chapitres, vous n'avez qu'à écouter : « coordonner, dépister, enquêter, réglementer, organiser. » En dessous il passe plein d'autres choses si vous voulez mais il y a une sorte de couverture très banalisante dans toute cette première période.

Autre point. C'est l'époque où l'enseignement de la psychologie, la formation des psychologues se met en place. Et c'est curieusement l'enjeu, une sorte d'accord entre les modernistes et les titulaires de chaires de neuropsychiatrie infantile pour dire qu'effectivement, oui, il y a peut-être quelque chose qu'il ne faut pas laisser à vau-l'eau, et ne pas laisser enseigner n'importe quoi aux jeunes psychologues, ça peut leur chauffer la tête (j'ai des noms !).

Une remarque aussi, je parlais de 56, c'est la rapidité extrême avec laquelle se produisent et circulent des énoncés. Il y a quand même un facteur : en ce qui concerne les organisations étudiantes, elles tournent rapidement, les gens se renouvellent, il y en a qui vieillissent sur pied. Ce sont des étudiants qui font fonctionner la sécu étudiante, la mutuelle et dans cette première période ils sont très concernés par l'écoute et les dossiers qui leur sont présentés soit de fonds de secours pour des soins psychiatriques, donc des soins coûteux, soit éventuellement l'importance de la longue maladie et en son sein l'importance de la maladie mentale, par rapport à la tuberculose. Là il y a un paramètre qui se déplace et je crois que ces administrateurs étudiants de la première période

vivent cela sur un mode assez intensif, avec peut-être un peu une mentalité de travailleurs sociaux et cela enfle cette préoccupation au niveau national. Mais ceci étant, la vitesse de production et de diffusion des énoncés, je n'ai pas pu en rendre compte et je me borne à le mentionner.

D'autre part, la rhétorique de la santé mentale est socialement beaucoup plus valorisée que d'autres rhétoriques d'hygiène sociale, comme sommeil/équilibre ou bien : brossez-vous les dents matin et soir !

En 55 un organisme se crée qui va être le siège de ce courant, le CNUSM (comité national universitaire pour la santé mentale). Ça se crée très vite, et une chose m'a beaucoup étonné après c'est que tout se passe comme si chacun disait que c'était l'autre qui l'avait poussé. Les gens de la MGEN (groupe de pression extraordinaire) écrivent que ce sont les étudiants qui ont poussé la MGEN à créer le CNUSM, et inversement du côté des étudiants. Je crois quand même que c'est bien la MGEN, et en fait le personnage clef à cette époque c'est Sivadon, c'est lui qui va donner l'aval, c'est lui dont il faut avoir lu quelques articles dans le taxi en y allant...

D'emblée ce qui est donné comme fonction à ce comité, c'est de mettre en place des structures de soins, de développer des recherches et de jouer un rôle de conseiller auprès des pouvoirs publics. D'abord il faut susciter des participations et ce n'est pas ce qui manque, il y a tout de suite une fortune de ce thème. Beaucoup de monde vient participer à une première réunion plénière, les commissions qui sont mises en place se remplissent selon la capillarité qui a été posée (un programme d'enquêtes). Une précision un peu étonnante : d'entrée, lorsqu'ils travaillent encore dans le vide, ils s'intéressent aux problèmes des rapports entre les étudiants et leurs familles, tout ce qu'il peut y avoir de conflictuel dans ce passage d'autonomisation. En fait, ce n'est pas ce thème-là qui va être retenu, on va avoir les thèmes-souches dont je vais parler tout à l'heure. Autre chose m'a frappé, c'est la quasi-simultanéité entre la mise en place de cet organisme, l'ouverture de la clinique de La Verrière (56), l'ouverture de la première clinique médico-psychologique d'étudiants à Sceaux (56), l'ouverture du premier bureau d'aide psychologique universitaire à Paris également en 56. Donc il y a vraiment une sorte de télescopage dans le temps entre ce frayage du CNUSM et la mise en place, la couverture, la légitimation peut-être de ces structures qui s'inspirent en fait d'un projet moderniste.

D'autre part, à la troisième réunion, il y a déjà une liste de noms de gens prêts à travailler dans un Centre d'aide psychologique, bénévolement, pendant plusieurs années, avec effectivement toute une série de formulations extrêmement banales, on développe toute la thématique de l'assistance, du conseil, de l'entretien. Les professionnels sont présentés sous leur facette la plus banale : des gens qui sont d'anciens enseignants-analystes sont présentés comme des enseignants ayant un intérêt pour des questions psychopathologiques. La participation des médecins en particulier est vue sur un mode très minoritaire, ce qui ne correspond pas du tout à la composition des gens qui sont effectivement présents, mais il y a une volonté d'inscrire ces structures dans autre chose que le soin.

Les trois thèmes-souches du programme de travail sont : les problèmes personnels des étudiants auxquels vont participer essentiellement des médecins et plus précisément encore des thérapeutes, et qui vont surtout dériver vers la problématique sexuelle des étudiants, et pendant quelques années, une proposition de travail va courir sur les problèmes sexuels des étudiants, et l'enjeu de cela c'est le Planning-familial. C'est en plein grouillement, le planning et puis les mouvements d'obédience catholique.

L'autre thème-souche ce sont les problèmes universitaires des étudiants. Remise à jour autour de l'examen, des concours, etc., sur le fond de la crise de l'université, de l'expansion démographique qui est très importante (la population universitaire va doubler ou tripler pendant cet espace de temps).

Le troisième thème est celui des problèmes économiques et sociaux des étudiants, ce qui vise à faire participer des administratifs, des administrateurs et des politiques sur des questions qui sont

à la fois l'habitat étudiant, les cités universitaires (56 = date d'ouverture de la cité d'Anthony), la question également du présalaire, tout le débat sur l'allocation d'études et l'insécurité économique dont il vous reste peut-être quelques souvenirs.

La question que je me suis posée c'est de savoir si ce courant sert à mettre à jour les idées sur la condition étudiante, après la guerre il y avait effectivement un *aggiornamento* à faire, sert-il de couverture à un courant de psychanalystes embusqués derrière un paravent psychiatrique et psychologique ? Je laisse la question ouverte pour le moment, mais il est certain qu'en fin de période on peut se reposer la question.

La méthodologie de ces propositions de travail me paraît quelque chose de très important parce que je dirai que la segmentarité du courant par rapport à la segmentarité du mouvement, ça n'a rien à voir. Quand il s'agit de mettre quelque chose en route sur ces trois thèmes de travail, les procédures sont tout à fait banales, classiques, tâtonnantes et ça ne fait pas partie de l'objet de travail. Ce qui est visé c'est ce que peut rapporter comme contenu tel questionnaire, c'est-à-dire des énoncés terminaux. Mais tout ce qui en est de la confection, de ce qui peut s'échanger autour de la confection, de la ramification de ce type d'enquêtes, ce qu'on va trouver dans la deuxième période, ça n'existe pas, et cela me paraît très important. L'exemple-type c'est : Voilà comment il faut faire, vous réunissez les étudiants autour d'un pot, et puis vous leur posez des questions et puis vous prenez des notes. La méthodologie-type de l'enquête n'a rien à voir avec les enquêtes-participation extrêmement pointées que l'on va trouver dans la période suivante. C'était le moment initial de ce travail sur ces propositions, ensuite la commission se réunissait trois, quatre fois dans l'année chez Pierre, Paul ou Jacques, et puis quelqu'un faisait un rapport qui était présenté aux Journées annuelles de La Ligue d'hygiène mentale, et l'année d'après on recommençait sur d'autres thèmes ou d'autres sous-thèmes. Cela fonctionne donc pendant six ans avec un certain nombre de personnalités qui ne se dérobent pas, mais un nombre relativement réduit d'étudiants. Dans le matériel que j'ai utilisé il y a des compte-rendus de congrès qui sont très importants comme moments d'intensification qui produisent des effets dont on peut repérer la cartographie quand il est rendu compte du congrès. Les français vont aller à Princetown aux États-Unis parler effectivement, mais très tôt, il n'y a pas encore grand chose de fait de l'orientation santé mentale en France. Deux communications essentielles sont présentées, l'une des professionnels qui ont commencé de mettre en place la première clinique médico-psychologique à Sceaux, et l'autre c'est un représentant des étudiants, c'est le président de la Mutuelle d'alors. C'est tout à fait extraordinaire (là aussi on a un compte-rendu linéaire) les américains ne comprennent pas du tout, parce que le représentant des étudiants dit : voilà, il y a les logements, les bourses, les logements universitaires, c'est trop bruyant, les étudiants ont des difficultés de logement, tous facteurs extrêmement matérialisés, et les américains disent : oui, c'est très intéressant certes, mais que font les psychiatres ou les thérapeutes quand un étudiant leur apporte des problèmes de ce type ? C'est vraiment le malentendu complet, l'étudiant reprend : il ne refuse pas de les soigner mais ça descend d'un étage et là on retrouve l'aspect intervention auprès des pouvoirs publics qui alerte l'opinion, etc., etc. Ce moment m'a paru important.

Le premier matériel arrive, les premiers consultants, et l'on rentre dans ce que j'ai appelé la période des tableaux. La mise à jour, c'est cela : une sorte de coupe est faite de ce que sont les problématiques des étudiants, avec à la fois les facteurs de milieu (les étudiants sont en rupture avec leur milieu familial mais ils sont isolés dans quelque chose qui est un pseudo-milieu ; un certain nombre de phénomènes psychiques retentissent d'autant plus qu'ils sont dans cette situation, en particulier le problème de fonctionnement intellectuel comme mécanisme de défense ; d'autres éléments interviennent aussi comme des données sociologiques sur l'allongement des études, cette période intermédiaire, ce n'est plus un adolescent, l'étudiant est-il un adolescent prolongé,

Éliane Amado dira : « on a affaire à une constellation pathogène spécifique dans un étalement dans le temps, caractérisée par un présent mal structuré et un lien obscur avec l'avenir ». On en est, comme toujours, dans le début d'une proposition de travail, à rechercher les spécificités : spécificité de la catégorie sociale ; spécificité de la psychopathologie d'une constellation de facteurs pathogènes ; spécificité de certaines formes cliniques significativement plus fréquentes ; spécificité du contenu des névroses ; spécificité de la symptomatique (« l'intellectualisation ») ; spécificité des états prépsychopathologiques ; spécificité des interactions dans l'action thérapeutique.

En ce qui concerne les problèmes personnels, les problèmes sexuels des étudiants, ce qui m'a paru important c'est cette espèce de manœuvre d'approche extrêmement continue du mouvement du Planning-familial et en particulier de la loi Neil-Halé. On a l'impression qu'elle est tout le temps là dans les couloirs et qu'elle exerce une très grande pression pour essayer de mettre en place à titre expérimental une consultation, pensant que le milieu étudiant est peut-être plus favorable et permet moins d'effets de retour que d'autres secteurs de la population. Elle essaye d'établir une relation avec le Centre d'aide psychologique de Paris (BAPU), bien sûr les gens ne sont pas très chauds, ça ne marche pas, après cela elle va dire : mais Anthony c'est très bien. C'est dans une première réunion portant sur les problèmes sexuels que démarre cette rumeur qui va durer très longtemps sur Anthony comme une clinique d'avortement. Ce qui donne lieu à toute une controverse (années 58). Puis il y a toute une série de thèmes qui sont mis à jour sur les conduites sexuelles inversées, les garçons passifs, les filles actives, on sent quand même le besoin d'une mise à jour. Cela me paraît très important dans cette classe de population, c'est-à-dire les professionnels qui fréquentent cette chose-là.

D'autre part il va y avoir des propositions de travail de mises en acte, soit des conférences très prudentes. Un autre groupe tente de pénétrer là c'est l'École des parents, les gens de l'hôpital universitaire sont également prêts à produire quelque chose. Le seul endroit où il y a une proposition plus longue dans sa continuité, dans son niveau de participation, c'est au sanatorium de St Hilaire, donc dans une institution. Cycle de conférences avec discussions de groupes très importantes.

Ceci étant, se pose rapidement un problème : comment continuer. En groupes précisément. Mais qui peut animer des groupes. Pas le médecin. Il faudrait qu'il y ait des animateurs étudiants. Ah ! vous croyez que c'est possible ? Ce n'est pas encore quelque chose qui est bien constitué, ça va venir après, mais se pose le problème d'une animation endogène ou exogène. Former des animateurs au sein du milieu ou faire appel à des compétences, comme il a été fait dans ce premier courant.

Alors on va rester sur cette première proposition, les problèmes sexuels, sur un point de suspension, très prudent effectivement dans la mesure où il y a plusieurs composantes d'opinions doctrinales qui font que il n'apparaît pas possible de s'engager davantage. On est en 61. Un an après les mêmes publient une édition-pirate de Reich. Là aussi un moment d'accélération.

L'autre proposition de travail, les problèmes universitaires, c'est effectivement une mise en cause toujours par des compétences de l'examen et concours comme quelque chose d'inutilement traumatisant, des problématiques de passage (passage du secondaire au supérieur essentiellement et l'on va voir comment elles s'élargissent ensuite), problématique de relation enseignant/enseigné (et l'on va voir comment ce qui est situé en termes de couple va s'élargir sur l'institution universitaire) et problématique de méthodes de travail (est-ce qu'on travaille mieux seul ou en groupe, un très long débat va s'ouvrir là). Les examens. Enquêtes. Comment les étudiants préparent-ils leurs examens ? Est-ce qu'ils font du sport ? Prennent-ils des médicaments ? Combien d'heures ? Et puis aussi faire un questionnaire pas trop intrusif. Comment passer ce questionnaire ? etc. Et puis personne ne répond, ça finira par se faire mais c'est vraiment une proposition qui est très longue à se mettre en place comme si elle ne répondait pas à une attente qui est déjà déportée.

La relation enseignant/enseigné va être étudiée sous ses deux faces : quelles sont les images que les enseignants ont des relations qu'ils ont avec les étudiants et inversement.

Encore une fois je souligne : les procédures d'enquêtes, d'investigations, de questionnement ne fait pas partie de ce qui est dit. Et je dirai qu'ils n'ont pas les moyens ou les mots pour l'écrire ou pour le décrire. C'est des gens qui appartiennent quand même à la période précédente, et la cuisine, ça ne se parle pas, ce qui compte ce sont les contenus, les terminaux. En revanche, précisément sur cette question enseignant/enseigné, il y a quelque chose de l'ordre d'un dégagement de la scène (extension) à la fois du côté d'une micro-structuration (le travail en groupe peut être effectivement autre chose que le cours magistral) et d'autre part autre chose qui va plus vers des préoccupations macro-physiques, à savoir la participation des étudiants à la gestion des structures universitaires sur un mode très articulé (gestion, cogestion, démultiplication jusqu'au groupe de travail). C'est là qu'on trouve effectivement les premières participations de psychosociologues vers : comment encourager des formes de coopération et de complémentarité. Une convergence à noter à ce sujet entre enseignants, cliniciens et tout le courant prospective (Gaston Berger). Est important dans cette convergence un dénominateur commun : un enseignement plus technique, plus concret, qui sera dit plus humain et là on trouve quelque chose qui s'articule avec la problématique santé mentale.

Les méthodes de travail c'est toute la question des groupes de travail qui se terminera en fin de période par : Mais faites-les vous-mêmes ! Et en même temps ce que les auteurs appellent un dérapage quand ils s'aperçoivent qu'on passe de questions qui peuvent apparaître comme des revendications économiques, sociales à des revendications universitaires qui mettent en question le contenu de l'enseignement lui-même et non plus les formes dans lesquelles il est donné. Cela est très important car là vous allez avoir un débat homérique, le débat d'Althusser quelques années après.

Le dernier thème-souche, les problèmes économiques et sociaux, va se diriger vers deux sous-thèmes : d'une part la question des cités universitaires, est-ce que vivre là peut être quelque chose d'épanouissant ? À quelles conditions ? Est-ce que au contraire c'est un milieu qui est massifié ? Comment peut-il être animé ? Quelles sont les problématiques institutionnelles de l'habitat collectif étudiant ? Cette problématique que je condense beaucoup s'étend dans le temps en s'intéressant particulièrement aux jeunes ménages comme si c'étaient des gens particulièrement fragiles et révélateurs.

À Paris en 1961, il y a un congrès annuel pour la santé mentale et les organisations étudiantes qui sont relativement bien placées par rapport à cela puisque c'est la Ligue d'hygiène mentale qui en est l'organisateur local, souhaite présenter quelque chose précisément à propos des problèmes sexuels et on leur dit non, ce n'est pas possible, le programme est déjà prévu, et nous (les professionnels) allons présenter en revanche mais dans des intercoeurs des communications qui pourront susciter un débat sur : l'étudiant et sa famille, les méthodes de travail, l'étudiant hospitalisé et l'aide psychologique. Là une sorte de déchirure se fait dont on retrouvera quelque chose un peu plus tard.

Vous avez vu l'aspect : comment impulser un programme de recherches ; il y a un autre aspect : comment conseiller les pouvoirs publics et là va être posé un problème très difficile, mais c'est comme toujours, à travers les problèmes difficiles les problématiques s'affinent, telle celle ici de la sélection, et en particulier comment faire en sorte que les personnalités pathologiques ne puissent pas accéder à certains exercices libéraux, nommément la médecine, et là il y a une pression forte de certains professeurs de faculté, certains représentants et rouages para universitaires pour faire quelque chose à ce niveau-là et puisque le CNUSM existe on va, dit-on, saisir le NUSM de ce problème. Et avec beaucoup d'habileté, les gens vont se dégager en renvoyant la chose sur les Ordres professionnels tout en reconnaissant que ces questions ne les laissent pas indifférents.

Dans le prolongement de cela, le dernier aspect était : créer des structures. Là il y a toute une proposition un peu cafouilleuse qui s'est appelée la sixième commission, avec un flottement sur les

gens qui vont l'animer et en être les porte-paroles et en définitive ça va être Jean Oury. Cette commission aboutira à présenter des projets de structures de soins (je rappelle qu'il existe déjà l'hôpital universitaire et les clinique médico-psychologiques, car là on est en fin de période et les BAPU). Un tableau s'esquisse, comprenant à la fois des choses plus fines au niveau facultaire, au contraire plus localisées au niveau de la vie universitaire, genre foyers de nuit, hôpital de jour, maison de cure, etc., etc.

Pour conclure sur cette première partie, je dirai que l'on a un système avec des réunions restreintes, des étudiants peu nombreux, en revanche des personnalités tout à fait représentatives des différents secteurs concernés, une relativement bonne démultiplication au niveau des opinions et des compétences de la thématique d'hygiène mentale, et puis en fin de période un certain nombre de craquelures apparaissent sur cette question de revendication universitaire, sur la question des groupes, comment les faire soi-même, et une accélération aussi à noter (accélération initiale, la création du CNUMS, le premier BAPU, la première tranche de BAPU, la création d'une revue – Recherches universitaires – créée en trois mois, avec un contenu relativement banalisé).

C'est à ce moment là (61-62) que va émerger un mouvement étudiant dans ce frayage, très préoccupé par toute une série de thématiques comme les problèmes d'organisation, de communication, de transmission, de formation, de bureaucratie ; participation des intéressés à la gestion de leurs problèmes. Ce n'est pas un mouvement qui est très attendu ; au début il y a tout un remue-ménage, des oppositions, des débats très vifs qui s'engagent au sein du mouvement, tandis que se développent de façon vraiment accélérée une multitude de projets d'enquêtes participation, ce n'est pas du tout la même méthodologie, qui vont développer par capillarité un tramage qui a pu paraître à un moment donné absolument indéfini. Alors bien sûr il y a des nœuds plus accentués : l'habitat étudiant et l'on va retrouver la cité d'Anthony, les problèmes des loisirs et en particulier des camps de vacances où les étudiants qui vont sur le terrain vont être débordés par ce qu'ils y découvrent en fonction de leurs présupposés : toute une sémiotisation par rapport au corps, au temps, à l'autre qu'ils récusent a priori les amènera peut-être, mieux intégrée, à percevoir ce qu'on pourrait appeler des phénomènes collectifs, de nouvelles formes de sensibilisation, d'expression qui ne sont pas forcément discursives. Là un seuil est franchi.

Il y a de très vifs affrontements. Quelqu'un qui prend les compte-rendus peut s'étonner : l'année précédente, tout « baigne », un programme, l'extension, les BAPU, etc., puis l'année d'après (Caen, 1961) (Dijon 1962) il y a un débat dont les deux termes sont soit continuer le programme d'extension (mise en place de structures d'aide psychologique), soit au contraire une motion extrêmement violente dénonçant ce palliatif, cette mise en place réformatrice de structures de soins, et ça se termine par un vote par appel nominal (sur un objet de ce type, ça peut nous faire sourire) et l'extension passe par 112 voix contre 91. Et sur toute une série de thèmes comme les propositions de recherche, les structures des organisations étudiantes (en particulier de la Mutuelle), la sécurité sociale elle-même, la politique logements, il y a une ligne de partage, à quelques voix près, un clivage extrêmement vif à l'époque. Bien sûr on peut se demander si ce sont des majorités de circonstance, ou s'il y a des thèmes terminaux sur lesquels des sensibilités s'affrontent, c'est vrai qu'il y a des lignes de partage tout à fait repérables habituellement : Paris-province, les bureaux nationaux et puis les autres, le bureau national et les parisiens, Paris et Lyon, les mino et les ex-majo, les syndicalistes et les gestionnaires, etc.

Ce qui me paraît important, c'est toute cette orientation de recherche action sur laquelle je voudrais dire un mot. La méthode n'est plus du tout la même, il s'agit d'intégrer des groupes d'étudiants dans un effort de connaissance du milieu, les amenant à une prise de responsabilité à propos d'un problème précis. Quatre termes : intégrer, extrapoler, subjectivité (le vécu, terme qui est venu après) et réciprocité (le retour à la population de groupe de ce qu'elle a exprimé). Et cela se joue sur une série de thèmes : les loisirs des étudiants, l'emploi du temps des loisirs, la prise en

charge des étudiants par leur famille, l'origine sociale des responsables du mouvement étudiant, le travail noir, le budget loisirs, le restaurant universitaire, l'attente, la table comme lieu de rencontres, les Ipésiens, le coût des études, l'étudiant boursier, les propédeutes, les études payantes, la promotion sociale, l'étudiant d'origine ouvrière face à sa famille en milieu étudiant, la situation de l'étudiant marié, les pions et leurs études, le travail en vacances, les banques d'étudiants, l'intégration de l'étudiant à son groupe, les aspirations professionnelles, l'internat des hôpitaux, le logement en ville, le couple informel, l'étudiant face à son régime de sécurité sociale, la gratuité des soins, les concours, etc., etc. Prolifération. Avec effectivement un certain nombre de recouvrements qui se font sur la problématique de l'assistance psychologique. À Paris tout un groupe travaille sur : qu'est-ce qu'un dispensaire d'hygiène mentale étudiant ? La fatigue également. La sécurité économique et le travail noir. Les étudiants d'origine agricole, à Rennes quelque chose de gigantesque se fait. À Nantes, à Dijon. Et puis toute une série d'extension vers d'autres milieux organisés, en particulier les handicapés, l'association générale des étudiants en maison de cure, le centre des paralysés étudiants, etc. Et là aussi se pose toute une série de problèmes qui sont résolus dans le cadre de cette proposition de travail sur des problématiques de méthode : faut-il faire des enquêtes à l'ancienne sous forme de questionnaires ou effectivement est-ce qu'il faut faire des travaux de groupe exclusivement ? Une méthodologie de l'animation des stages, les problèmes de jonction et d'extension avec d'autres organisations. Avec un bilan en fin de période sur toutes ces propositions de recherches « acte, des compte-rendus qui amènent effectivement une participation active de plusieurs centaines de gens partout en France ». Ce qui chauffe énormément, si je puis dire, le climat dans les années 62-63. En particulier l'importante question organisationnelle est posée. Et à ce propos ce qui arrive à jour, c'est comment on peut déplacer l'accent non pas sur les contenus, ce qui était traditionnellement le problème aussi bien en ce qui concerne les recherches de la première période mais aussi les contenus de l'enseignement, mais aussi les contenus qui circulaient dans les organisations étudiantes, mais cette fois l'accent est mis sur les méthodes ; et comment il peut y avoir un écart de phase entre les méthodes qui sont employées dans la transmission, dans la sensibilisation et qui peuvent être tout fait réactionnaires, très classiques et les contenus qui eux peuvent être tout à fait progressistes. Cette année-là, les étudiants travaillent énormément sur ces deux thèmes qu'on va retrouver de façon extrêmement articulée sur la question universitaire.

Ce qui est tout à fait lisible aussi, c'est une véritable mutation dans l'écriture étudiante, dans la façon dont sont décrits et saisis de nouveaux champs et de nouvelles formes d'action.

Il faudrait aussi mentionner l'importance des stages comme ceux de Royaumont qui sont les moments de rencontre entre la psychosociologie organisée et l'université qui donne une certaine bénédiction, et les militants étudiants. Royaumont I et II (62-63). Et dans la foulée, en 63, le stage d'Anthony, sur les problèmes de santé sociale des étudiants où sont présentées un certain nombre d'expériences, où d'ailleurs Oury est requis d'intervenir, et qui font progresser certainement cette question qui était posée de façon très précaire quelques années avant sur : peut-on être nous-mêmes animateurs ?

Un thème privilégié est aussi l'habitat. Discussion à trois critères : habitat collectif, habitat familial et habitat individuel, et l'on dirait que cela est un outil qui sert à essayer d'évaluer si quelque chose est pertinent par rapport à l'autonomie, aux formes de militance, à la vie affective et au rapport à la culture. Cette question retient beaucoup les étudiants à cette période et ils vont commanditer une énorme enquête sur l'habitat étudiant à une vraie sociologue payée comme telle, mais qui ne donnera pas grand-chose si ce n'est qu'il faut être nuancé !

En revanche, des questions plus fines sont esquissées : les problématiques garçons et filles, le mode de négociation de leurs conflits politiques avec leur famille, ou le mode de consommation culturelle et les problématiques de réseau. Mais enfin on reste encore là sur quelque chose de relativement grossier jusqu'à ce que l'on voit arriver sur Anthony des propositions beaucoup plus

finies, beaucoup plus finement segmentarisées, avec là presque une démarche et des moments qui viennent marquer des franchissements de seuils entre le temps où Anthony est un milieu visé par le Planning-familial, l'École des parents, le ONUSM, tout un grouillement se fait dans cette cité avec des choses très difficiles à résoudre, les rapports avec l'association des résidents (galaxie catholique et noyau très dur communiste avec qui il fallait négocier. Rapports garçons-filles, circulation libre ou loge de concierge ?). Les loisirs sont d'abord comment les étudiants passent leurs loisirs individuels. Puis il y a un organisme étudiant qui gère lui-même plusieurs camps de vacances. Étude en situation, on veut ouvrir à d'autres groupes (travailleurs) mais c'est complètement raté parce que les gens ne savent plus s'ils ont à faire à des animateurs, à des tôleurs, à des chercheurs, à des militants. Il y a une sorte de glissement incessant des pratiques quant à leur cadre de référence, mais en même temps c'est quand même très riche dans la mesure où ça amène à se poser toute une série de questions sur la méthodologie de l'intervention dans un milieu précis, institutionnel.

Je voudrais dire un mot maintenant de l'hygiène mentale en tant que telle, dispositif et énoncés. L'hygiène mentale est effectivement une création de compétences mais on ne peut pas appréhender cela avec des textes parce qu'il y en a très peu. D'autre part, si on se contentait des textes, on va les trouver, les savoirs, on raterait toute la problématique des agents d'énonciation. Ce qui permet le mieux d'attraper cela, c'est de développer quelque chose au niveau des pratiques, au niveau des gestions, des savoirs. J'avais mis également le plan des échanges mais ce n'est pas un vrai plan. Rencontres et évitements, c'est plutôt un mouvement qui circule entre le plan des pratiques, le plan des gestions et le plan des savoirs prélevés.

On pouvait aussi éviter la question, dire : bien sûr là il y a un organisme, onze centres de soins en gestion directe, quatre cliniques médico-psychologiques en cogestion, des projets, ça pèse un certain poids, ça a une consistance, et on pourrait passer à autre chose. Mais en fait j'ai essayé de voir ce que c'était que cette consistance et comment on pouvait approcher plus finement cette création d'une compétence. Là deux modalités : celle d'un processus cumulatif, avec quelques avatars de transmission dûs aux discontinuités des animateurs étudiants, ça joue en particulier dans la première période. Et aussi un processus de décentrement (peut-être excentrement conviendrait mieux) : un mouvement s'échappe, une sorte de tension permanente, où quelque chose échappe à son cadre d'origine. C'est un véritable mouvement de chassé-croisé. Je vais vous donner quelques exemples de cette façon d'être à côté dans une espèce de débordement. En 62, par exemple, vous avez une rencontre nationale qui se prépare des professionnels qui travaillent dans ces structures, dans les BAPU en particulier. En même temps, vous avez cette commission dont je parlais tout à l'heure qui travaille sur ce que doit ou peut être un projet de dispensaire d'hygiène mentale étudiant, et en particulier un BAPU, sans aucun rapport entre les deux. Il n'y a pas de rapport entre ces deux propositions de travail si ce n'est qu'à un moment donné, lorsque le colloque a lieu, les étudiants qui travaillaient dans cette commission vont prendre des notes et rédiger le compte-rendu. En 63 on trouve aussi quelque chose du même type, un colloque annuel et en même temps une proposition de travail en acte qui prépare une revue, un numéro spécial sur la santé mentale, mais aucun rapport d'établi entre la première et la seconde proposition. Autre exemple : dans le bulletin où il est rendu compte de ces réunions de professionnels salariés qui sont les salariés des étudiants, il est dit qu'une commission de jeunes techniciens va faire une évaluation des expériences en cours, sans plus ; mais sous-entendu : cette commission de jeunes techniciens n'est pas prise parmi les professionnels que vous êtes, et ce dans un bulletin qui s'adresse aux professionnels. Également une commission de travail qui se met en place pendant plusieurs années fonctionne sans aucune liaison avec ce qui est établi et qui fonctionne réellement dans le secteur

comme dispositifs de soins et d'assistance. Cela devient même cocasse parfois, aux moments où des correspondances tout à fait imprévues s'établissent, des gens qui sortent des papiers de leur poche : mais c'est vous qui... Il y a là une constante qui ne s'inscrit pas seulement dans une courte période, mais qui démarre pratiquement dès les années 61, et c'est seulement peut-être en fin de période, dans les années 65-66-67, que de nouvelles formes de collaboration pourront s'établir. Il y a aussi quelque chose qui a un rapport peut-être avec cela, je le mentionne comme une hypothèse, de cette démarche biface, c'est quand, par exemple, au sein des organismes de recherche des étudiants, il y a plusieurs propositions de travail en même temps sur le même thème, et souvent l'une qui a une méthodologie assez importante, et l'autre au contraire avec des sortes de micro-enquêtes sur des thèmes présentés parfois sur un mode plus journalistique. Sur les problèmes sexuels et la drague, le travail salarié étudiant et le travail noir.

On retrouve ce même type de processus de décentrement-excentration dans la façon dont les structures légères de type dispensaires sont sollicitées par rapport à la Fondation-santé qui est une structure beaucoup plus lourde, plus policée et hors de portée, avec des rouages de cogestion beaucoup plus complexes. Mais également les cliniques avec leurs masses critiques, leurs problématiques institutionnelles par rapport aux dispensaires qui sont parfois perçus comme étant sans âme ou sans fantômes, sont également sollicitées ; mais en même temps on sollicitera certains hôpitaux publics, certaines expériences dans le secteur public où les problématiques institutionnelles sont peut-être plus affinées par rapport à cette méconnaissance des problématiques institutionnelles dans les cliniques. Mais ce n'est même pas forcé d'exister. Un projet va retenir pas mal de monde pendant longtemps, un projet d'hôpital de jour qui va aller jusqu'à des plans d'architecte, et qui fonctionne comme référence critique par rapport aux BAPU et aux cliniques.

Il va se créer en fin de période des clubs, thérapeutiques ou sociaux ou pédagogiques, et il en est parlé aussi comme d'un point antagonique, et en tous cas ils sont sollicités (je garde une formulation banale) par rapport aux dispositifs que sont les BAPU ou les cliniques. Mais cela joue également au sein des formations sanitaires elles-mêmes. Par exemple dans les personnels vous avez essentiellement des médecins psychologues de formation psychanalytique et des assistantes sociales (tout le monde s'appelle conseiller psychologique ou conseillère sociale) et il y a une certaine façon de solliciter les conseillères sociales, ne serait-ce qu'en leur faisant des stages, comme zones personnelles intermédiaires par rapport à ce que sont dans la topographie les conseillers psychologiques et essentiellement les psychiatres.

Je crois que ça joue également en ce qui concerne l'ensemble géré et géré par rapport à l'extérieur, « les autres », et l'hôpital psychiatrique par rapport à la Fondation-santé, aux BAPU, quitte à s'inventer des possibilités de liaison dans des sociétés locales d'hygiène mentale qui n'existent pas.

Cela joue également dans les questions pratiques à un niveau beaucoup plus micro-physique encore, quand par exemple on parle énormément du conseiller pédagogique : il y en a un en tout et pour tout dans toute la France dans un des dispensaires à Strasbourg, mais comme si c'était effectivement la fonction importante ; alors que l'ordinaire des pratiques consiste essentiellement en thérapies brèves et en thérapies analytiques au long cours, l'insistance va être mise sur les thérapies de groupe. Mouvement de déplacement en quelque sorte. Ce qui fait qu'il y a bien une pression, pression à la fois de la population consultante (listes d'attente, etc.), mais il y a une pression de ce mouvement tournoyant, mouvement qui déporte sans cesse ses problématiques, ses questionnements, ce qui fait dire aux professionnels : " on sent que vous n'êtes pas contents, mais on ne sait pas pourquoi et on a l'impression que vous-mêmes vous ne le savez pas " ; ou bien ils diront entre eux après l'examen d'une question un peu difficile quant à son cadrage cogestionnaire : « souhaitons que l'équipe étudiante de l'an prochain s'intéresse à autre chose », et en général ça ne rate pas, l'équipe étudiante de l'an prochain s'intéresse toujours à autre chose !

Cela joue sur l'orientation de recherche, en particulier. J'ai trouvé des textes dans lesquels les professionnels font des propositions qui sont tout à fait prenables et qui correspondent à une certaine

attente (groupes Balint en direction des milieux enseignants et autres) mais les étudiants ne les entendent plus parce qu'ils sont déjà au-delà. Ce n'est plus ça. Voilà donc pour la rapidité de production des énoncés.

La question se pose aussi au niveau des pratiques sur deux plans. Ce qui m'a frappé c'est qu'effectivement l'ordinaire ce sont des thérapies brèves (onze, douze séances) et des thérapies longues qui sont les cures analytiques, mais cela on n'en parle pas ; ce dont on parle, c'est quelque chose de beaucoup plus périphérique, les groupes de discussion, la relaxation, le psychodrame, quelques incidentes éventuellement sur les chimiothérapies.

Les questions doctrinales, d'obédience psychanalytique, car cette histoire se recoupe avec la prolifération, la pénétration des milieux psychanalytiques organisés, sont ressaisies uniquement (c'est assez curieux) sur ce en quoi les pratiques dans ces centres de soins peuvent être ressaisies, échappées, justifiées d'une appréciation à l'aune psychanalytique. C'est intéressant parce que il y a des débats sur l'argent, la gratuité et en fait les parisiens, c'est la première structure, qui demandent une participation symbolique aux consultants (un ou deux francs) n'en disent rien. Mais les provinciaux qui sont dans une position de moins bien dire par rapport aux parisiens et ça se sent, je parle des professionnels, eux vont avoir à se justifier de pratiquer la gratuité, et avec beaucoup de mal. Vous voyez cet espèce de retournement.

De même en ce qui concerne les questions de la symptomatologie universitaire, est-ce que l'on fait des groupes par exemple avec des étudiants qui arrivent en se plaignant essentiellement dans un premier temps de troubles de l'attention, de troubles dans le travail, ce qu'on appelle les difficultés de travail universitaire. Les parisiens disent : mais non, c'est des troubles névrotiques ! ça c'est un symptôme, surtout pas ! Et alors il y a là aussi toute une thématique chez les provinciaux pour se justifier d'accepter d'entendre parler de la difficulté à travailler comme d'un problème qui n'est pas un faux-problème.

Autre exemple, celui des thérapies de groupe dans la mesure où à l'époque elles sont quand même tenues comme des pratiques au rabais et là il y a aussi toute une intense activité justificatoire de faire quelque chose qui n'est pas d'une stricte orthodoxie psychanalytique. Mais c'est d'autant plus curieux que l'essentiel c'est quand même une activité de conseil qui ne dépasse pas souvent l'année universitaire. J'ai réussi à avoir des chiffres : la majorité des consultants restait un an, un an et demi, donc des thérapies brèves, une séance par semaine, ce qui fait qu'il y a quand même là un certain contrôle doctrinal analytique qui a joué un rôle assez important, alors que par ailleurs les étudiants ont par rapport à cela une position qui n'est pas encore une position fétichiste. Je ne sais pas s'ils l'ont eue après, depuis oui en tous cas. Ils commencent à aller au séminaire de Lacan, mais à en juger par le petit nombre de calembours que l'on trouve dans les notes, textes et manuscrits, je dirai qu'ils ne sont pas encore tout à fait branchés. Ceci étant une chose me paraît importante, c'est la façon dont chaque fois qu'il y a une crise (il y a des crises, il y a des états terminaux de ces crises) ils disent avec une fausse candeur aux professionnels : « mais enfin, votre formation, est-ce que ça ne vous aide pas à éviter d'en arriver à de pareils excès ? »

Quant à la gestion, c'est une démultiplication : savoir passer de champs de signification très différents : les ministères, la sécu, les services extérieurs, les élus locaux, la médecine préventive... C'est très important aussi au niveau des configurations énonciatives, dans la mesure où ce n'est pas pareil d'expliquer à un élu local ce que c'est que les problèmes de santé mentale des étudiants, vous voyez à peu près ce qu'il peut vous répondre, ça n'a pas tellement changé, et puis d'expliquer le soir à des militants purs et durs en quoi ce n'est pas une saloperie réformatrice ce qui est en train de se faire là ; il y a une sorte de production d'énoncés qui me paraît très importante, et qui ont à se déployer sur des plans et dans des champs tellement différents, ce qui me paraît déjà à souligner dans une sorte stratégie extensive.

Un mot à propos des savoirs. Là je dirai que ce mouvement de chassé-croisé se fait autour d'une forme qui a pu paraître à fois close, refermée sur elle-même, les professionnels. Quand on achète

une maquette à faire il manque toujours le tube de colle. Là dans la mise en place de ces structures, des zones de contact n'avaient pas été aménagées et donc ça se referme. Et puis c'est vide, ça ne produit pas, ce qui effectivement peut-être va renforcer la tendance que l'on va voir en fin de période, les étudiants disant : au fond, on va parler nous-mêmes, et les étudiants vont produire du texte.

Trois types de prélèvements de savoir sont faits : les tableaux de la première période. Les textes de la deuxième période sont eux psychanalytiquement référencés, des choses moins hétérogènes, beaucoup plus « pures », avec de très longs développements sur l'échec névrotique, l'inhibition intellectuelle, sur ce qui tient lieu à la figure du père dans la transmission de la culture. L'échec, c'est une sorte de déclinaison, tout y passe, c'est comme les psychanalystes savent faire quand ils font ça, c'est dommage, cet espèce de rabat sur le théâtre œdipien ; l'inhibition intellectuelle est peut-être plus intéressante à ressaisir dans la mesure où elle s'est faite plus en termes de figures : l'obsédé, le phobique ; l'image du père n'est pas inintéressante parce que c'est là une série de développements sur un aspect pragmatique en quelque sorte de la mise en jeu de la figure du père, qu'est-ce qu'il en est en particulier dans les thérapies courtes, c'est un des rares moments où il se dit quelque chose quant aux thérapies courtes. Et en fin de période on trouve un relais étudiant avec une rupture de ton, une prise en compte des problèmes psycho-affectifs, des problèmes sexuels, on ne dit plus « le couple informel », on parle du couple tout court, de la drague, les petits boulots, vous voyez le vocabulaire change, on passe des textes de Jean-Claude sur les aliénations à des choses beaucoup plus pointées, qui seront même présentées dans des congrès internationaux, par exemple un congrès de psychiatrie sociale à Londres où pratiquement les seuls français présents à ce congrès étaient des représentants étudiants, avec le vieux Baruk et deux ou trois oliviers, donc une assomption absolument étonnante.

J'arrive à cette dernière période où l'on a ce débordement. Les maîtres-mots de l'époque sont savoir et pratique. Les savoirs sont renvoyés aux pratiques, les pratiques à leurs cadres sociaux, et simultanément les représentants étudiants, par leurs recherches actives, créent un milieu qui n'existait pas, trouvent dans ces procédures de création de milieu, création de compétences, une autorité qui les amène à développer des formulations non seulement sur des propositions de travail en cours, mais sur beaucoup d'autres, inventent des dispositifs, les clubs qui vont permettre et amplifier ce brouillage d'opposition traditionnelle soignants/soignés, usagers/représentants des usagers, chercheur/militant, enseignant/enseigné, animateur/soignant, etc, qui était déjà mis à mal par ce schéma ci-dessus, à savoir : savoirs, pratiques, cadres sociaux ; et puis en fin de période il y a un mouvement d'épuration qui apparaît, enfin il est tout le temps là mais on ne le voit pas. Il est tout le temps là parce que ce n'est pas quelque chose qui peut s'objectiver, on le trouve à peu près dans toutes les composantes de ces courants, il y a vraiment parfois des rapprochements inattendus. Ce mouvement d'épuration va dénoncer la part d'imaginaire, qui caractérise les formulations et les pratiques étudiantes et à partir de ce moment là les énoncés ne produisent plus de milieu, ni de transfert de milieu à milieu, ils ne produisent plus que de la signification, et à partir des mêmes éléments, et je crois qu'on peut dire que l'on rentre là dans la période du déchiffrement structuraliste. Les énonciateurs attitrés dans cette période sont muets, on peut dire que c'est un mutisme plein de frémissements, je veux bien mais c'est important de noter qu'aussi bien du côté des organisations politiques étudiantes, communiste, socialiste, chrétienne, toutes ont été rappelées à l'ordre par leur hiérarchie, l'histoire se déroule au présent, elle se réécrit, c'est-à-dire qu'on y entre de plein pied, pour les gens c'est important, ils ne sont pas admis à entrer dans une généalogie sans faire de bruit, ils entrent de plein pied. Et comme il n'y a pas d'importation possible du fait de ce silence des énonciateurs politiques et du fait de cette extrême méfiance par rapport aux énonciateurs « adultes », il faut inventer, et l'on ne peut inventer qu'en extrayant sa propre subjectivité en soi-même. Et c'est effectivement là aussi que l'on va trouver en quoi l'hygiène mentale, même si le terme paraît maintenant un peu désuet, va ouvrir toute une série de champs de

perceptions et de savoirs. Donc si vous voulez, une alliance, l'histoire au présent et l'hygiène mentale, un savoir qui se fait, la possibilité de penser sans commencement en utilisant des énoncés disponibles, désassujettis (les universitaires diraient : décontextualisés) dans de nouvelles conjonctions inattendues.

Là on a le deuxième état de recherches actions à la fois extensives articulâtes vers des passages inter-plans, et qui créant aussi ces effets de bougé.

La question universitaire très rapidement. C'est effectivement la période où les étudiants produisent des plans de réforme de l'université, une discussion extrêmement affinée sur la validité ou la non validité épistémologique de l'enseignement qu'ils reçoivent, mettent l'accent sur : le point focal, c'est les méthodes, c'est-à-dire les pratiques, pratique enseignante, pratique étudiante, comment restituer au travail étudiant sa dimension collective ? Pardi avec des groupes de travail ! Et au bout du compte articuler ces groupes de travail dans un système de contrôle, de réforme, de cogestion. Il y a eu des enseignements parallèles donnés à cette époque, et sans profs. Effectivement cela met en cause toute une série de vieux clivages, de vieux partages, je crois qu'effectivement pouvoir parler, découvrir, connaître beaucoup de choses, ça mobilise quand même énormément les gens à cette époque. Il y a cette discussion autour de la notion de surdétermination, et l'opposition surdétermination/pluridétermination, oppositions Althusser/Malrieux, un texte circule.

Autre élément qui me paraît important : les emprunts faits aux sciences humaines cliniques. Du côté de la psychanalyse, on emprunte l'écoute, la notion de hors scène, le référent, la notion de contrôle et la notion d'institution avec une connexion qui s'établit avec le G.T.Psy. Du côté de la pédagogie, il y a le courant universitaire dont on vient de parler, activité pratique sur les groupes de travail, connexion avec les groupes psycho-pédagogiques (Fernand Oury) et là ce sont de véritables pratiques qui sont sollicitées : les groupes de formation d'enseignants, les stages, la notion d'une instance de concertation entre la masse des élèves et l'enseignant, la médiation ça paraît très important. La question aussi du côté de la psycho-sociologie, sur toute la problématique de l'enjeu de la formation des animateurs, professionnels ou non professionnels, peut-on former nous-mêmes nos animateurs, mais si nos animateurs sont en même temps nos responsables... ça fait travailler quand même ! La rupture découverte dans un savoir spontané avec les représentations sur les fonctionnements collectifs, c'est le rôle des premiers stages à Royaumont et après Royaumont et les connexions avec les psychosociologues installés (comme Lapassade). À l'hygiène mentale sollicitée, celle-ci va fournir tout à fait ce qu'il faut de façon très astucieuse, Félix en a été en partie responsable, le texte que tu avais donné qui totalisait tout le travail d'une première année où les quatre thèmes essentiels sont : il y a de fait des multiplicités ; il faut qu'elles puissent se conjuguer donc l'hygiène mentale doit être multifocale ; elle doit être contrôlée ou approchée analytiquement ; l'hétérogénéité : des milieux peuvent être thérapeutiques sans être spécifiés comme tels ; c'est un mouvement, pénétration dans le milieu, voire d'autres milieux et alliance avec le non spécialiste, c'est l'extensivité.

Ce qui me paraît important à dire là à propos des recherches que les étudiants vont mener dans cette deuxième période, c'est qu'elles ne se situaient pas par rapport à un haut niveau de scientificité, elles étaient pointées comme telles, il s'agit de monter des structures parallèles moins formelles, décollées, je cite : « Pour un objectif qui n'est pas scientifique, mais amener les étudiants de tel ou tel sous-ensemble à prendre en charge leurs problèmes. »

À l'encontre de cela se développe une exigence de scientificité qui me paraît très importante, en particulier quand quelqu'un comme Bruno K. fait une critique très pointée de l'enquêteparticipation, et il a cette phrase : « on ne peut vouloir transformer en même temps que l'on connaît », c'est curieux, cette phrase ça plaît et vous allez la retrouver après, il y a une sorte de propriété commune des énoncés, dans toute une série d'autres textes, ça devient une sorte de stéréotype, on ne peut vouloir transformer en même temps que l'on connaît, et c'est très grave.

Vous avez à la fois ce mouvement d'extension qui continue, ce débordement, et en même temps vous avez cette tendance à la ressaisie, à la scientificité, on réinvite (on n'avait pas vu cela depuis des années) des classiques de la sociologie ou de la recherche psychosociale. Je parle de conférences, non de stages, retour à l'importation de techniques par rapport à une phase antérieure où on avait au contraire une automodélisation, et de recherche d'outils d'analyse endogénérés.

Je voudrais dire un mot de ces domaines d'extensivité. Les étudiants vont tenir avec autorité des énoncés sur toutes sortes de points, cela est tout à fait étonnant, ils sont aménageurs (l'aménagement régional) ; là ils produisent du texte mais qu'ils vont soutenir dans des milieux de professionnels qui subissent cela en se demandant qu'est-ce qu'ils entendent ; ça tient debout en plus, mais il faut entendre ces orateurs étudiants qui font de très grands textes sur les conditions d'aménagement régional, la répartition des activités, tertiaires, primaires ; comment les étudiants doivent habiter là-dedans, les cités universitaires, les centres de recherches, etc. La réforme universitaire, je ne vais pas dire grand chose de plus là-dessus. Les formateurs le sont et tiennent la pilule aux professionnels de la psychosociologie, ils produisent du texte et ils défendent leurs textes avec quand même quelques effets de transfert mal liquidé qui subsistent sur ce qu'est l'animation d'un groupe et la formation du psychosociologue. Soignants aussi, ils sont tout à fait prêts à démultiplier l'effet thérapeutique, ils mettent en place des projets d'ailleurs de prise en charge d'étudiants en post-cure ; et ils vont présenter, au Congrès mondial de la Fédération pour la santé mentale, un projet de Bureau d'aide psychologique industriel, froidement. Il y a effectivement quelque chose de l'ordre de l'extension. Analystes aussi, d'une certaine façon, parce qu'il arrivera ces rencontres imprévues qui font que les étudiants de base pensent s'adresser à une rupture de soins, et l'on ne sait pas toujours très bien à qui l'on s'adresse avec ces glissements, et ils tombent sur des chercheurs étudiants qui mettent en place sur le terrain des propositions de recherche collective, d'interventions sur les campus, avec une pratique de groupes de contrôle derrière cela. Il y a des gens qui vont voir sur place : mais que se passe-t-il ? July va faire le déplacement et va vraiment être très impressionné. Prophètes : du côté des étudiants communistes, ils font très fort car ils disent : le passage au socialisme, vous allez voir ! Ce qui effectivement crée des problèmes avec la hiérarchie, vous vous en doutez ; et alors des textes extraordinaires sur l'irrespect étudiant. Dans ce mouvement court en 65 une rumeur persistante de candidature étudiante à la présidence de la république. Ils convoquent une conférence de presse en 66, pour dire aux journalistes universitaires : Attention, il va se passer quelque chose sur un campus. Les journalistes : Ah oui, mais quand, et où ? – ça on ne veut pas vous le dire, mais sur un campus.

J'ai terminé ce développement avec ce que j'ai appelé : *Milieu d'appui, milieu d'effectuation*. Ce qui me paraît important pour les milieux d'appui, c'est que c'est vrai que ce n'est pas pareil de parler de cité universitaire quand on gère des cités universitaires, ça donne une certaine consistance aux énoncés que l'on produit. Quant aux milieux d'effectuation, ce qui me paraît important, c'est quand le milieu d'une certaine façon anticipe une problématique qui n'est pas encore tout à fait explorée, la dépasse et la relance. Et : cela, c'est l'effet-club. J'ai été tout à fait étonné, en dépouillant des compte-rendus in-extenso de rencontres de clubs, où il y a effectivement quelque chose de ce débordement, cette tension vers un au-delà qui se met en place, avec ces réflexions des gens qui essaient de présenter cela sur un mode banal, comme on en parlerait dans la queue d'un cinoche : « ah bien ça effectivement oui c'est la réunion des gens qui veulent soigner tout le monde ! » et qui ne perçoivent pas très bien qu'est-ce qui est antagonique à quoi.

Les lignes d'épuration sont là tout le temps. Elles sont invisibles dans les phases d'accélération et d'intensité mais en fait on peut quand même les repérer, elles apparaissent nettement comme lignes de partage, comme lignes attributives entre : « ça c'est du soin, attention ! », « ça c'est de la prévention, ne confondez pas » ; il y a une série de mises en garde extrêmement violentes en fin de période : « ça c'est de la recherche, ce n'est pas pareil », « ça c'est de la militance ». Il s'agit que les pratiques se réaccouplent avec leur savoir, ne pas laisser proliférer les choses n'importe

où. À ces débats tout le monde participe, il y en a qui prennent congé en dénonçant l'imaginaire. L'imaginaire c'est quoi en fait ? Ce sont les processus de subjectivation qui sont dénoncés comme étant générateurs de fausse conscience, de rapports mystifiés au profit de quelque chose de tout à fait extrogénéré qui est, disons, les relations inter-classes, l'inter-syndicalisme.

On trouve des choses très proches chez Althusser et même chez les situationnistes. Les derniers textes des situationnistes, c'est effectivement la dénonciation de l'imaginaire étudiant, l'illusion.

C'est vrai qu'il y avait plusieurs façons de lire cela : soit une histoire des rapports entre maladie mentale et société, soit quelque chose qui a à voir avec l'histoire des institutions psychiatriques et des pratiques, soit l'étude des mouvements sociaux, soit ces problèmes de transfert de technologie à technologie, mais là on est en 86 et l'on voit beaucoup mieux ces domaines qui se sont désinés depuis. Ce qui me paraissait essentiel c'était de pouvoir restituer – et là j'ai beaucoup abrégé – la façon dont l'hygiène mentale fournit de la compétence, fournit de la matière à toutes sortes de champs pratiques qu'elle va traverser, crée des pôles de subjectivité dans ce mouvement participationniste, des moyens d'analyse qui visibilisent en quelque sorte ces territoires et un excès qui ouvre sur un au-delà de ces territoires d'emblée, au lieu de prototyper un système qui va se refermer dans la consistance interne de ces territoires.

Autre chose qui me paraît important, c'est de dire que sous cette thématique se retrouvaient des gens qui avaient à s'expliquer sur tous les plans, sur tous les fronts, et qui produisent une plus-value d'énoncés qui changent la discernabilité des objets jusque là en usage, qui sont ceux dont ils parlent et qui passent à travers ces champs qui étaient jusque là cloisonnés, sérialisés, spécialisés, qu'on appelle les domaines de compétence. J'ai essayé de reconstituer une démarche processuelle.

F - Je ne voudrais pas rentrer dans les détails mais aller tout de suite à un problème auquel m'a fait penser l'ensemble de ton parcours. Et ce que je trouve intéressant justement c'est que tu as fait l'ensemble du parcours et que tu ne te sois pas trop arrêté sur tel ou tel élément. Parce que, au fond, il y a eu détournement, détournement à étages d'un certain nombre d'institutions, de fonctionnements sociaux, et d'ailleurs détournement de fonds aussi. De l'argent transitait des fonds de la sécurité sociale pour aboutir jusqu'à des groupuscules, des revues politiques... Mais c'est un détournement généralisé jusqu'au moment où il y a eu un débordement et où le détournement s'est épuisé sur lui-même.

Si on reprend mon idée des trois fonctions par rapport aux productions discursives, celle de dénotation, celle de signification, et celle que j'appelle d'existentialisation, mise en existence, qui est donc la troisième fonction non discursive, fonction de constitution de territoires subjectifs et d'univers de référence déterritorialisés, incorporels. On voit bien qu'il y a une fonction dans ce que tu dis de dénotation-gestion. Pratiques de fait très difficiles à cerner, il faudrait être bebaïouriste à ce niveau-là : mais que faisaient-ils au juste ? Ils étaient dans des bureaux, ils faisaient des bordereaux de sécurité sociale, il y avait quand même quelque chose à l'arrivée. Il n'y avait pas qu'une pratique de deuxième niveau, de signification, de logos, d'idéologie, de parole ; il y avait aussi quelque chose que justement tu ne trouvais pas dans les autres niveaux. Et puis le troisième niveau, que tu as mis à jour de façon très brillante, dans l'espèce de tournant que tu fais entre le courant et le mouvement, c'est-à-dire une production de subjectivation, une production d'énonciation qui, à un moment, se met à travailler sur elle-même, qui, au lieu d'être dépendante, adjacente à je ne sais pas quoi comme dans le CRUSM, non seulement se met à prendre une certaine consistance, mais se met à travailler pour elle-même, et puis se met à être interlocutrice, interpellatrice jusqu'au délire, avec implosion.

La guerre d'Algérie, les pouvoirs spéciaux, le 20^e congrès, Suez..., tu n'en as pas parlé et finalement tu as bien fait. Justement ce n'était pas, à mon avis, l'objet, puisque précisément, ce qui était intéressant c'était de voir comment il y a eu un pôle de subjectivation qui s'est constitué, et qui

ensuite là va jouer un rôle tout à fait fondamental, du point de vue synaptique, c'est-à-dire cristallisation de subjectivité, dans les événements de 68.

Si on reprend maintenant la problématique que tu as posée d'abord de la transversalité, le fait que cela soit participationniste et pas seulement défini axiomatiquement chacun sur chaque territoire, encore que la tendance restera à dire : arrêtez, ça c'est du soin, ça c'est de la recherche, ceci, cela. Il y a eu ce débordement. Il faudrait alors essayer de comprendre à ce troisième niveau, d'existentialisation, qu'est-ce qui a fonctionné. Et jusqu'à quel point ça a fonctionné, et où ça n'a plus fonctionné. À l'époque je développais l'idée des coefficients de transversalité et je disais toujours : mais ne croyez pas que ce qui marche dans toutes ces histoires-là c'est ce que vous racontez, et je prenais toujours l'exemple du « Le SCAJ, messieurs dames ! », qui était le sigle d'annonce d'une réunion à La Borde (Sous commission des activités journalières), c'était la formule vide, la parole vide, la répétition qui catalysait une structure de subjectivation qui fonctionnait comme telle, indépendamment du fait que c'était bien, que ce n'était pas bien, que c'était emmerdant, qu'on disait quelque chose, que ça servait à quelque chose. C'était cette cristallisation-là. Il y a eu un certain nombre de choses qui se sont mis à fonctionner, sur ce mode assignifiant de répétition qui étaient... je ne sais pas au juste quoi. On peut dire, d'accord, la sécurité sociale, très curieux que dans le système capitaliste contemporain, il y ait une sorte de flou, de battement, des étudiants avaient à dire quelque chose à propos de bureaux de sécurité sociale ! Paradoxe, ça s'est mis à grésiller quelque part. À côté de cela des fonds adjacents à ces fonds de sécurité sociale qui s'appelaient fonds sanitaire et social. Qu'est-ce qu'il allaient faire avec ces fonds-là ! Il y avait donc là un coefficient de liberté. Puis se sont développées toutes sortes d'autres choses, d'institutions (BAPU, cliniques, etc.). En gros tels étaient les supports matériels ; il y a dû y avoir d'autres choses avec la gestion, les loisirs. C'est sur cela que s'est cristallisé quelque chose. Mais il faudrait les faire rentrer pas en résonance, mais justement dans ces rapports de transversalité, avec ce qu'étaient les autres niveaux de pratiques. De quoi ?

1°/ de l'UNEF. Qu'est-ce que c'était que ce quelque chose qui se disait être un syndicat ? Finalement c'était une ambiguïté totale par rapport au concept même de syndicat. Qu'est-ce qu'ils faisaient ? Qu'est-ce qu'ils pratiquaient ? Ils revendiquaient quoi. Indépendamment de tous les trucs idéologiques, les tendances, les machins ou les pratiques de photocopiés, il y a eu une subjectivité différentielle qui s'est mis à jouer entre ce qui se passait dans cette cristallisation au niveau de la Mutuelle et au niveau du « syndicalisme étudiant ». Et un beau jour, après une crise de folie, ils se sont mis à s'affirmer comme ayant une vocation à régler le problème de la guerre d'Algérie et rentrer en résonance avec des révoltes très sérieuses. Alors qu'en fin de compte on n'avait jamais attendu qu'ils disent quoi que ce soit et qu'ils prennent un pôle, une option critique par rapport à tout l'ensemble des autres opérateurs institutionnels, politiques et syndicaux. On voit bien qu'il y a une mutation.

Troisième niveau, beaucoup plus difficile à cerner, c'était le niveau de l'UEC et des groupuscules. Ils faisaient quoi ? Se retrouver dans des endroits pour parler ? C'est difficile à cerner dans la fonction diagrammatique. Là aussi il y a eu une série de transversalités.

C'est l'ensemble de ces dispositifs qui sont développés dans ces lignes, signification, logos, idéologie, et dans l'ensemble dénotation-gestion de quelque chose.

Ce qui me semble intéressant dans ce que tu amènes, c'est qu'au fond, comme tu as mené l'analyse de la matière d'expression beaucoup plus loin qu'on ne l'a fait quand on n'avait pas de recul, je crois que l'on pourrait voir que ce truc là a marché seulement dans la limite exacte où il y avait une certaine consistance de ces procédures existentialisantes, et puis, indépendamment des rapports de forces, des problèmes idéologiques des tendances, il y a eu un certain moment où le vide a pris le dessus. Et ça tu l'as très bien souligné et je trouve cela remarquable quand tu dis : on parlait du BAPU, mais qu'est-ce qu'ils faisaient ? Ils continuaient de faire leurs conversations, leurs petites cures psychanalytiques et toujours on agitait des drapeaux de plus en plus vides, et

effectivement ça m'a remémoré quelque chose que tu as dit : un des objectifs de l'hôpital de jour pour étudiants, c'était précisément de donner un type de contenu là où on savait qu'il n'y en avait pratiquement pas, pour essayer de réinjecter une certaine fonction existentielle qui n'était pas simplement au niveau de ces pratiques, mais au niveau des opérateurs eux-mêmes. D'où sortaient ces gens-là ? Ils s'étaient auto-formés dans des groupes de discussion. Mais on voyait bien qu'il y avait une sorte d'étouffement, il n'y avait pas de métabolisation qui permettait de relayer. Ce qui me semble important serait donc d'essayer de saisir jusqu'à quel point ces opérateurs qui ont permis à un moment de faire fonctionner une autosubjectivation, des sentiments d'appartenance (on avait appelé cela : éros de groupe), à un moment se sont mis à tourner, à tourner à vide. Alors aussitôt il y a eu réagencement avec les multipolarités qui étaient là. Ce qui est très curieux, c'est que cette nébuleuse subjective, c'est cela qui est le plus extraordinaire, au moment où elle était quasiment morte ou exsangue dans son fonctionnement diagrammatique, dans sa réalité, c'est à ce moment-là qu'il y a eu Mai 68.